

YANNICK HAENEL

*Le corps est un autre*

Être là — *vraiment* là —, c'est la seule question. Sommes-nous sûrs d'exister en direct ? Sommes-nous capables de *ne pas* simuler notre présence ? De vivre tout entier l'instant — c'est-à-dire de posséder une âme et un corps ?

Le marché empêche cette liberté : il pétrifie les corps, réquisitionne leur nudité en vue d'une consommation continue qui les dégrade, et pousse la perversion jusqu'à vendre à ces corps leur propre dégradation.

Les corps photographiés d'Ariane Lopez-Huici résistent au contraire à l'absorption pasteurisée (c'est-à-dire morbide) qui satisfait les critères du contrôle : ils débordent d'existence, ils sont *là*, excessivement là, ne veulent rien d'autre qu'être là. La présence qu'ils manifestent est en désaccord charnel absolu avec la pétrification à laquelle sont soumis publicitairement les corps. Une incessante propagande esthétique-policière les réduit, les dépouille, les privatise. Ariane Lopez-Huici fait l'inverse : elle les libère.

En effet, la chair — si elle est là —, ne se laisse pas faire. Et dans les photographies d'Ariane Lopez-Huici, la chair est bien là ; et avec elle des voluptés qui ne se disent pas frontalement, qui échappent aux critères de la rentabilité. La chair déborde, elle est toujours *en trop*.

Corps qui s'exposent, qui s'étreignent, qui combattent, qui exultent ; corps qui s'arrachent à la mesure, au calcul, aux normes des images de mode ; corps à l'insolence tranquille, aux bourrelets frondeurs, aux postures crues, aux joies inquiétantes ; corps qui n'évacuent pas la souffrance, la graisse, la vieillesse ; corps qui tournent sur eux-mêmes, qui mettent en jeu leur excès aussi bien que leur manque, qui ne se retiennent pas d'exister ; corps qui affirment le temps comme destin rond, et le courage de vivre à nu dans un présent vif : *corps-là*.

Regardez ces femmes : elles transpercent l'écran des convenances, elles ne sont pas *correctes*, comme on dit aux États-

Unis. Leur solitude est un combat splendide : celui des corps qui se regardent surgir, élancent leur souffle, font sourire leurs épaules. Les dos respirent, les chevelures pensent. Respiration et pensée fondent une liberté pour chaque corps irréductible.

Regardez Dalila Khatir — appréciez sa stature de déesse exubérante. Ses gestes de sibylle potelée, son hilarité primordiale, ses bras gourmands tendus vers l'invisible lui confèrent un savoir inquiétant, peut-être sacré, qui fait de cette éternelle petite fille dévoreuse une femme avertie sur les secrets de vivre, d'aimer, de mourir. L'écho du temps s'approfondit dans le souffle : une voix noire habite dans la bouche. Rien de psychologisant : modelé direct, le savoir est charnel.

Regardez ces apparitions africaines, Kenekoubo Ogoïre, ce Dogon absolu qui danse pour vous depuis l'immémoriale perte de ses yeux. Photographier un aveugle est-il un acte sacré ? Je ne sais pas, mais nous qui recevons par le regard la spiritualité fantasque de cet homme, nous voici requis par la transmission elle-même, celle qui passe de corps en corps, et nous expose à la vérité de ce que nous faisons du nôtre.

Oui, que faites-vous de votre corps ? C'est la question qui traverse ces photographies, où des hommes et des femmes mettent en jeu le leur, avec le courage de la simplicité : un courage sexuel qui connaît la souffrance et le désir, la jubilation de surmonter la souffrance, et celle d'approfondir le désir.

Voici donc qu'à travers une population qui danse se réinvente le temps — celui dont on s'éprend. Voici le temps dans ses formes en noir et blanc. Le temps n'aime qu'une chose : les corps — celui des femmes, celui des hommes. Ariane Lopez-Huici le sait, comme tous les artistes. Le silence de ses photographies est intense ; c'est celui du spasme heureux, de l'humidité triomphante, de la jouissance qui s'est trouvée. Si le fond est noir, c'est qu'une telle faveur ne se produit pas dans le petit plaisir. Jouir consiste à traverser le négatif, à affronter son propre abîme, à connaître intimement le trou qui vous tue. C'est ainsi que le mur du puritanisme spontané se perfore.

Observez les modelés de la chair, les plis, les fentes. Approchez-vous des culs, des seins, des pubis et des queues photographiés par Ariane Lopez-Huici. La chair n'est pas triste, elle n'est pas intouchable — elle est là, en vie, gratuite. Elle est faite pour vos

mains.

Parmi tous ces corps, il y en a un que je regarde plus que les autres : celui d'une femme qui s'appelle Priscille. Je ne peux pas m'arrêter de la contempler. Elle est blonde, son dos me semble un monde, sa chevelure un fleuve, ses épaules un horizon rieur. Son buste, tout en muscles fins, est une sculpture tremblée ; il me rappelle certains Rodin, ou des danseuses de Degas. Elle est de trois-quarts, se tourne un peu, s'appuie sur un canne ; sa rotation est d'une pudeur extrême.

Je m'aperçois enfin qu'il lui manque un bras, une jambe, un pied. Mais non, ce n'est pas ça, les photographies d'Ariane Lopez-Huici m'invitent à rectifier mon préjugé : le corps de Priscille ne manque de rien. Un regard biologique dirait qu'elle est handicapée, mais ces photographies clament, comme une victoire, une autre vérité : *le corps échappe aux lois de la biologie*. Celui qui ne veut pas comprendre cela ne comprend rien à l'art, et encore moins à l'art de vivre.

Car Priscille n'est pas exclue de son corps : tout en elle le proclame avec grâce. Son corps est tranquillement guerrier : désirable. J'ai envie de dire, modifiant la découverte de Rimbaud : *le corps est un autre*.

Oui, je comprends grâce à elle que le corps est capable de se détourner de son propre supplice, et de poursuivre un approfondissement décalé de ses gestes : le mouvement pense, l'ombre est éblouissante, le poids est clair, la densité légère.

Le corps photographié de Priscille place nécessairement celui qui le regarde face à la violence de ses propres limites. Mais le courage lui-même de Priscille est pudique : elle ne veut pas trop en faire, trop en montrer ; elle sait que nous ne sommes pas tous prêts à comprendre ce que son corps a découvert sur lui-même, et qui relève de la transgression du supplice.

*Transgresser son propre supplice* : il est possible qu'un tel acte échappe à la raison, et qu'en lui le vertige, le ravissement, la rage extasiée se nouent d'une manière qui dérange.

Personne ne peut se dire indemne d'un tel acte ; personne ne peut se détourner du corps photographié de Priscille. Le regarder nous

livre à ce qu'il y a de plus inconnu en nous, c'est-à-dire la capacité, toujours incomplète, que nous avons de supporter notre amputation.

Car le geste qui transgresse une limite (la décision de Priscille d'exposer son corps) touche un point où le savoir s'absente ; aucun sursaut de notre part ne saurait combler ce qui manque à la place qu'elle exhibe. Tout juste peuvent s'illuminer ces abîmes qui rendent à la pensée une vie qu'elle ne supporte peut-être pas, mais qui la retiennent de mourir. L'émerveillement que nous ressentons face à la beauté du corps de Priscille menace de détruire nos facultés.

La fragilité est une force. La nudité bouillonne. Les femmes appellent l'invisible. Le fond noir vient rappeler combien la jouissance est d'abord un combat : l'aventure humaine consiste à esquiver chaque jour l'envoûtement qui nous subordonne, à substituer à notre blessure un désir qui, déshabillant la perte, la transforme en rage de vivre.

Les corps jouissent sur fond noir, ils rencontrent une lumière qui élargit leurs contours, et les destinent à notre regard. Est-ce que cette jouissance les rétribue ? La dépense est toujours sans limite, elle n'attend rien. Ainsi en est-il de l'obscurité qu'un regard parvient à révéler : le trouble qui en résulte n'a pas de nom.

Vous comprenez que les corps photographiés d'Ariane Lopez-Huici se manifestent comme ils sont secrètement : plus forts que la société, laquelle nous *veut* handicapés, amoindris, faibles, *détenus*.

Jouir, c'est trouver l'attitude, le geste, la méthode qui désensorcellent l'existence ; chaque instant qui rompt la captivité programmée devient une victoire : et même si les accidents de la vie ont abîmé votre corps, un triomphe est possible, effrayant et sublime : il s'affirme ici, dans l'éclair noir et blanc d'Ariane Lopez-Huici.